

**Périlleuse adolescence**

## Du même auteur

*Mon enfant m'adore. Enfants otages et parents modèles*, èrès, 2018, traduit de l'italien par Patrick Faugeras.

*Qui est la plus méchante du royaume ? Mère, fille et belle-mère dans la famille recomposée*, Et al. Edizioni 2012, Albin Michel, 2016, traduit de l'italien par Laura Ceccott-Stievenard et Mathilde Nobécourt, « préface » de Jean-Pierre Winter.

*A nuda voce. Vocalità, inconscio, sessualità* [À voix nue. Vocalité, inconscient, sexualité], Alberobello, Poiesis, 2016.

*Voci smarrite. Arte e legame sociale contro il domino dell'anestesia*, [Voix égarées. Art et lien social contre l'anesthésie contemporaine] Et al. Edizioni 2013 (en cours de traduction).

Laura Pigozzi

# Périlleuse adolescence

*Traduit de l'italien par Patrick Faugeras*

Préface de Jean-Pierre Lebrun

**éerès**

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2020

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6760-9

Première édition © Éditions érès 2020

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

## Table des matières

PRÉFACE	
Les avatars d'un monde seulement maternel <i>Jean-Pierre Lebrun</i> .....	7
LA FLEUR QUI NE PEUT POINT ÉCLORE.....	13
<i>HIKIKOMORI. DES ERMITES SOCIAUX</i> .....	17
Qui sont-ils ?.....	18
Je préfère ne pas ..... 24	24
Le père de l' <i>hikikomori</i> .....	29
La mère de l' <i>hikikomori</i> .....	33
L'Italie comme le Japon ?.....	40
La sexualité <i>hikikomori</i> .....	44
L'autodestructivité symbiotique.....	50
<i>REBORN DOLLS. DES ERSATZ HUMAINS</i> .....	55
<i>Forever mothers</i> .....	57
Pour toujours obéissants.....	62
Maternité et travail.....	65
Amicales incestualités.....	67
Régression motrice.....	69
Alice au pays des merveilles.....	74

CUTTERS. LA PEAU HISTORIÉE .....	79
L'incision au féminin.....	81
Secrète réappropriation de soi.....	85
Entailles et tatouages.....	86
Des blessures idéalisées.....	88
Sans rivages.....	93
PARENTS À L'ÉCOLE. ÉLÈVES ENVAHIS.....	99
L'école-marché.....	101
Qui contrôle l'école ?.....	103
Dans les mains de la mère.....	105
Éros et connaissance.....	108
Le transfert controversé.....	113
L'école inversée.....	115
Des directeurs inactuels.....	116
L'« école maternelle ».....	119
TDAAH. DES ENFANTS DROGUÉS .....	123
Endormis et obéissants.....	126
Diagnostics de masse.....	129
La peau plutôt que les mots.....	133
BES <i>versus</i> résilience.....	138
À L'ÉCOLE DES PARENTS. ENFANTS-RAIPONCE.....	141
La peur du conflit.....	144
Un illustre Raiponce : le Président Schreber.....	146
À l'école du narcissisme.....	148
Le matricide imaginaire et la naissance de la pensée abstraite.....	151
La mort du collectif.....	155

*Table des matières*

LES MÈRES DANS LES VESTIAIRES	
ET DES ENFANTS ASEXUÉS.....	157
Entraîneurs et parents.....	158
Négations du pulsionnel.....	161
DE FACEBOOK À FREUD	
DE FUTURS HUMANISTES DIGITAUX.....	163
Mise en abyme.....	164
Internet comme claustrium.....	167
La dictature de l’algorithme.....	169
Internet comme ressource éthique.....	172
La désobéissance comme non-malléabilité.....	177

## Préface

### *Les avatars d'un monde seulement maternel*

Ce livre de Laura Pigozzi est absolument soufflant ! Simple-  
ment parce que l'auteure saisit à bras le corps la clinique  
concrète – singulière mais aussi collective – à laquelle elle consent  
à se confronter, acceptant de la prendre en compte partout où elle  
la rencontre. Après deux autres livres traduits en français<sup>1</sup> qui  
faisaient déjà entendre la voix singulière de l'auteure, ce dernier  
ouvrage creuse plus avant son chemin en profitant, certes, très  
directement de la culture italienne, mais sans du tout s'y laisser  
confiner, et en ouvrant au contraire la possibilité d'extrapoler vers  
les pays francophones pour décrire les avatars d'un monde seule-  
ment maternel.

Le ton juste était déjà clairement donné dans son livre précé-  
dent : « Ce n'est pas le sang qui nous rend pères et mères, mais  
la parole. » L'auteure y prenait la mesure de ce que, la loi du père  
n'ayant plus la place qu'elle avait dans le monde d'hier, c'est le  
*plusmaternel* qui s'imposait largement dans les familles. « Plus-  
maternel, c'est-à-dire la forme sous laquelle une relation symbio-  
tique se substitue à la fonction symbolique maternelle. » Et

---

1. L. Pigozzi, *Qui est la plus méchante du royaume ? Mère, fille et belle-mère dans la famille recomposée*, Paris, Albin Michel, 2016 ; *Mon enfant m'adore. Enfants otages et parents modèles*, Toulouse, érès, 2018.



elle ajoutait : « Dans le régime familial du plusmaternel – d'un maternel comme d'un pouvoir sans règles –, on a perdu toute la légèreté, l'intelligence, la créativité du féminin, affirmée si difficilement par les féministes au cours des années passées. »

Difficile de résumer mieux l'articulation qui existe entre fin de la loi du père, monde plusmaternel et, de manière inattendue pour le lecteur non averti, éviction du féminin.

On entend aujourd'hui à tous les coins de rue valoriser l'amour maternel, le seul à même de répondre aux besoins de l'enfant, de traiter ce dernier comme il se doit, de donner sa valeur à la merveille du monde, qu'il est dans la plupart des cas, pour ses parents. Du cocooning au cododo en passant par l'*homeschooling*, de l'allaitement incessant à la demande au refus de frustrer l'enfant, tout concourt aujourd'hui à donner de la surprésence plutôt que d'encore faire courir le risque de l'absence... Seul importe désormais l'amour « sans » condition, sans plus aucune place pour l'amour « sous » condition.

S'ensuit cette *adolescence zéro*, comme l'appelle Laura Pigozzi, qui décline les avatars de ce *plusmaternel*, cet air ambiant désormais saturé qui pervertit le travail de l'adolescence jusqu'ici bien connu comme temps d'épreuve au travers de la confrontation à la génération d'avant.

Dans cet engouement pour « la plus maternelle confusion entre amour maternel et jouissance mortifère » n'est pas identifiée, ni même entérinée, la confusion entre amour maternel et jouissance de la mère, entre amour maternel nécessaire et jouissance maternelle mortifère. Cette dernière peut ainsi rester inentamée alors que c'est précisément à elle que la mère doit renoncer pour permettre à l'enfant de vivre « sa vie à lui », et non de prolonger « la sienne, à elle ».

Laura Pigozzi décline cette confusion aux effets délétères au travers de tout un ensemble de comportements-symptômes, comme ceux des *hikikomori* (pas seulement ceux du Japon mais aussi ceux de l'Italie), ces « ermites sociaux », comme elle les appelle, qu'elle lit comme « n'arrivant pas à élaborer le deuil de l'enfant qu'ils ont été, leur corps restant la propriété de la famille au sein de

laquelle ils se sont reclus » ; de ces jeunes qui se taillent la peau, « contraints à trouver tout seuls une autolimitation qui pourra se transformer en automutilation » ; du phénomène des *reborn moms*, des mères de ces « faux bébés », poupées que ces femmes achètent sur Internet, livrables par Amazon – on a de quoi être renversés ! – dont elles vont s’occuper comme s’il s’agissait de leur enfant ; des enfants hyperactifs de plus en plus nombreux, traités-drogés par la Ritaline ; de l’affaissement de la voix et de l’articulation chez l’enfant, comme indices « d’une relation sans parole avec la mère », comme si les deux pouvaient s’entendre sans les mots ; de l’exacerbation « du narcissisme entendu comme détresse sociale » ; de la difficulté à la pensée abstraite, comme indice de « l’impossibilité de réaliser le matricide imaginaire »...

Son acuité clinique est rigoureusement soutenue par la lecture qu’elle fait de l’ensemble de ces symptômes actuels : tout cela est lu comme la conséquence de la mère devenue trop encombrante – « la mère suffisamment bonne » de Winnicot devenant ici « la mère suffisamment séparée » – suite à l’évaporation du père qui, en ne constituant plus une force d’objection socialement légitimée à l’emprise maternelle, a laissé le champ libre à ce *plusmaternel*, qui peut d’ailleurs être aussi bien accompli par le *nouveau père* lorsqu’il devient à son tour une parfaite *plumère*.

Entendons-nous bien, il ne s’agit pas ici de lamentation sur le déclin de la loi du père, encore moins de la velléité nostalgique d’en revenir au père d’hier ; il s’agit simplement de se dessiller les yeux et de ne pas dénier les conséquences cliniques de cette évaporation.

Ce que Laura Pigozzi perçoit avec beaucoup de sagacité, c’est à quel point le père n’étant plus ce qu’il était, sa fonction de permettre à l’enfant de se distancier du maternel et d’aider la mère à « lâcher » son enfant est désormais en panne, manquante à l’appel. S’ensuit que, *via* cet affaiblissement de la tiercéité, prennent sens toute une série de faits, comme la surprésence des parents dans la scolarité de leurs enfants ou même dans les activités sportives. C’est alors, sans même s’en rendre compte, toute l’aptitude à la socialité qui se trouve mise en danger.

Comme l'avance encore l'auteure, ce sont tous ces nouveaux « phénomènes qui permettent de discerner le rapport souterrain entre maternité et société contemporaine » : un discours qui hypervalorise la symbiose au détriment de la séparation. Et qui se retrouve paradoxalement congruent avec l'idéologie néolibérale où, comme je le soutiens par ailleurs, la nostalgie de la mère s'est substituée à celle du père, où c'est l'addiction et la jouissance pulsionnelle qui se trouvent préférées au malaise civilisationnel et à l'économie du désir.

On quitte avec ce livre l'habituelle tentative de minimiser, voire de méconnaître, les effets de ce changement, on les regarde cette fois en face, sans pour autant fustiger l'évolution comme telle qui est simplement inéluctable pour d'autres raisons – qui tiennent au développement de la science et aux avancées de la démocratie – et qui doit être prise en compte dans les effets subjectifs qu'elle entraîne.

Voilà enfin un inventaire des effets, sur trois générations, de l'évaporation de la fonction paternelle ; enfin le courage d'un tel constat et la possibilité de ne pas céder à la régression ainsi programmée.

Car, il faut arriver à se représenter que ce *plusmaternel* permet à l'enfant de récuser – et non de contester – les contraintes imposées à l'être parlant, au parlêtre, comme aimait à le dire Lacan ; il l'autorise à profiter de la péremption de la loi du père pour ne pas intégrer la loi qui le contraint à quitter le maternel. C'est ce « faussement » qu'il s'agit de repérer à l'œuvre.

Fausser, *rendre faux, déformer la vérité, l'exactitude d'une chose abstraite. Altérer, déformer, dénaturer. Erreur qui fausse un résultat, un calcul. Faire perdre sa justesse, pervertir, déformer. Ou encore déformer un objet par pression excessive qui le rend inutilisable. Forcer*, nous dit le dictionnaire. Parmi les synonymes, il y a « *gauchir* », *rendre gauche, tordre, ou altérer, déformer*, ou aussi *infléchir vers la gauche*. Pour gauchissement, on évoque aussi *déformation, altération et déviation*. J'ajouterais *pervertissement*.

Celui qui repère un tel mouvement se doit de le faire connaître, de l'annoncer, de donner l'alerte. Il doit se faire « lanceur d'alerte »,

aime-t-on à dire aujourd'hui. C'est l'objectif qu'atteint le livre de Laura Pigozzi.

Si l'adolescence n'a plus de place – adolescence zéro, annonce l'auteure avec tous les avatars cliniques qu'elle range sous la houlette de cette lecture –, c'est l'incapacité d'être adulte que cela entraîne jusques et y compris l'impossibilité d'aimer.

« La plus grande part de ces impossibilités à aimer se révèlent être des impossibilités » à s'abstraire de l'amour pour le premier objet aimé, la mère, « comme si tout nouvel amour pouvait soustraire quelque chose à celui-là, et mettait ainsi l'amant dans la position de traître ». Comme le fait dire Elsa Morante au protagoniste de son roman *L'île d'Arturo*<sup>2</sup> : « Tu seras un traître parce que tu aimes errer par les chemins, à la conquête du monde alors qu'elle voudrait te garder toujours auprès d'elle dans l'espace d'une chambre ou d'une cuisine. »

Mais c'est beaucoup plus largement encore (ce n'est pas le lieu de le développer ici davantage) le sous-équipement psychique de la nouvelle génération que nous avons mis – à notre insu – au programme. Celui-ci s'infiltré dans l'existence des jeunes de manière insidieuse : la différence générationnelle ne leur apparaît plus comme allant de soi ; la mort devrait pouvoir n'être plus au programme ; la rencontre de toute limite suscite leur colère et leur violence et il faut aussitôt trouver des responsables à ce qu'ils ne peuvent vivre que sur le mode de la victimisation ; l'exigence de satisfaction est insatiable et pousse à la fuite en avant permanente, toute frustration leur paraissant intolérable ; l'imédiateté est à tous leurs programmes ; se retrouver devant leur propre énonciation ne suscite que de l'angoisse ; une décision leur apparaît comme impossible à prendre ; l'altérité leur est toujours dérangeante, blessante, voire traumatisante ; le déroulement de la temporalité n'est plus de mise, la confiance en soi leur manque toujours, la possibilité de tous les possibles leur rend le possible impossible... Bref, un ensemble de traits qui indiquent à quel

---

2. E. Morante, *L'île d'Arturo*, Paris, Gallimard, 1963.

point leur réalité psychique a été édifiée sur du sable, faute de la Loi sur laquelle elle aurait dû se construire.

Je le répète pour finir : le livre de Laura Pigozzi est soufflant..., parce qu'il pose très directement ce qu'il s'agit d'appeler un vrai problème de santé (psychique) publique.

Jean-Pierre Lebrun

## *La fleur qui ne peut point éclore*

Si l'adolescence est l'âge du repli et de l'isolement, elle est aussi l'âge de l'ouverture soudaine, du courage, de l'émergence du désir et de l'explosion pulsionnelle. L'art est riche de représentations de ces différentes attitudes juvéniles : lorsque Michel-Ange sculpta David, il représenta la tension psychique et musculaire du garçon à la fronde, un instant avant le lancer victorieux contre le géant Goliath. L'artiste était lui-même, à cette époque-là, un jeune homme de 25 ans et laissait à la postérité l'image d'un David adolescent qui, vivandier de ses frères sur le champ de bataille, s'insère dans le monde et y prend place par le geste quasi infantile, mais d'une efficacité décisive, de la fronde. Plus tard, Michel-Ange sculpta une statue dite l'*Adolescent* ; il s'agit d'une œuvre moins connue, néanmoins d'une grande force d'expression, que l'on peut voir au musée de l'Ermitage, et qui représente un jeune garçon accroupi, fermé sur lui-même, tragique et solitaire. Si ces deux modes d'existence, le repli sur soi et l'audacieuse ouverture sur le monde, coexistent depuis toujours chez les jeunes gens, aujourd'hui cependant, pour de nombreux adolescents, la face la plus expressive semble s'être affaiblie. Plutôt que l'image combative du David, c'est l'image de l'*Adolescent* affligé de Michel-Ange que l'on perçoit à travers les figures fatales des *hikikomori* qui restent reclus dans leur chambre, ou les pratiques auto-agressives des *cutters*, ou bien chez ces enfants qui ressemblent à des *reborn*

*dolls*, ces poupées en silicone hyperréalistes qui ne contestent pas et sourient docilement, ou encore chez ces jeunes gens hypo-sexués ou totalement asexués, ces jeunes gens que nous rencontrons non seulement dans le cadre de consultations cliniques mais aussi dans les écoles et les familles. Pour les adolescences que nous allons croiser lors de notre cheminement, c'est la racine même de l'adolescence qui va sembler être réduite à néant : en effet, le verbe latin *adoleo* signifie « croître, prendre vigueur », mais ce qui, chez certains jeunes gens, va paraître bloqué, c'est cet effort de grandir qui devrait être le propre de l'adolescent, de sorte que l'état d'adulte – c'est le même verbe, au participe passé, qui indique que l'acte de grandir est terminé – est atteint avec difficulté, voire pas du tout. Que s'est-il passé ? Pourquoi, pour beaucoup, l'adolescence n'a-t-elle plus la saveur d'un réveil à une nouvelle vie ? Qu'est-ce qui se produit et quand, pour que cette seconde naissance n'ait point lieu ? *Adolescence zéro* désigne une adolescence infinie, car si la variable  $x$  du désir de vivre tend vers zéro, la variable  $y$  du temps s'étire, elle, vers l'infini – comme une fonction hyperbolique (et que pourrait être d'autre une adolescence sinon un sursaut hyperbolique ?) où à la diminution d'énergie de l'adolescent correspondrait une augmentation du temps nécessaire pour devenir adulte.

Le corps des adolescents, dont nous allons parler, est en train de muter, leur posture est une posture de repli, repli d'un corps animé par le désir – que l'âge devrait affermir – vers un corps vide, inanimé, apathique – comme un sac que l'on aurait vidé. Chez tout adolescent d'aujourd'hui, il y a potentiellement quelque chose qui évoque la ségrégation des *hikikomori* ou la protestation automutilatoire des *cutters* ou du fils *Raiponce* qui est scolarisé à domicile sous l'autorité maternelle. Semblablement, l'élève, dont les difficultés sont patentes, a quelque chose en commun avec l'élève ordinaire, celui qui semble avancer, d'une façon qui n'est qu'apparemment normale, dans le cadre d'une école avec laquelle la famille n'arrive plus à nouer un pacte, ni à faire alliance. Entre l'adolescent qui déraile et celui qui suit tranquillement la voie – parfois trop tranquillement – il y a plus de continuité que ce que l'on imagine. De même qu'il

n'existe pas de fracture nette entre la violence adolescente qui explose durant les fêtes itinérantes du samedi soir, devant les lycées de certaines villes, et la docilité que les jeunes manifestent à la maison et qui transparait aussi dans les écrits scolaires. Les propos de ces écrits se montrent toujours plus stéréotypés : dans le cadre d'une rédaction ayant pour thème *L'amour*, qui leur fut proposée dans un lycée de la région de Vérone, les élèves ont évoqué, comme leur professeur de lettres me l'a rapporté, obligation et divorce, mais aucunement l'envol, aucun signifiant de rupture, aucun rêve. Une docile conformité qui contredit leur âge. L'idée de « fête itinérante » laisserait supposer qu'il y a des jeunes qui se rencontrent, en sortant de leur chambre, pour se réappropriier la ville (et la vie), mais ce qui reste après la fête, c'est plutôt une dévastation et des rues et des relations entre eux. Suivis et assistés, parfois avec dévotion, les adolescents paraissent plus que jamais seuls et inquiets et éprouvent toujours plus de peine à effectuer leur mission principale : le lien entre semblables. Si un jeune a, pour première nécessité, de se construire avec ses camarades, ce que les romans de formation ont toujours mis en exergue, et donc de ne pas rester embourbé dans la génération précédente, paradoxalement, nombre d'entre eux montrent une plus grande aisance relationnelle avec les adultes qu'avec leurs semblables. Dans le passage de la famille à l'école, des parents aux amis, quelque chose s'est faussé, autrement que ce que les autres époques ont pu connaître. La nouvelle forme de vie, qui fut longtemps le trait caractéristique de l'adolescence, devrait être celle du groupe de jeunes gens qui, quittant la maison familiale, tente de repenser le monde : mais où, aujourd'hui, rencontre-t-on ce nouveau commencement, essentiel, afin que l'entrée dans la vie ne soit pas, une fois encore, ajournée ? Si la coupure existentielle qui marque ce nouveau passage ne se produit pas, alors certains peuvent aller jusqu'à le hurler directement sur leur peau, plutôt que de bouger de la position dans laquelle ils se trouvent. L'adolescence est, pour la psychanalyse, la naissance d'un sujet, c'est-à-dire l'aventure fondatrice de la subjectivité. L'adolescence est aussi un passage mortel : alors que meurt le corps de l'enfant, doit



naître celui de l'adulte ; meurt aussi et ainsi l'ancienne fonction de parent malgré les nouvelles difficultés que cela engendre.

Le corps change, l'identité tente de se démarquer des signifiants que la famille lui a assignés : le beau, le pestiféré, l'intelligent, le gai, l'obéissant, le boudeur et même le chouchou de maman devraient être en quête d'une nouvelle peau. L'adolescent est un migrant, il migre de l'enfant vers l'adulte mais, comme pour toutes les dangereuses traversées contemporaines, il risque, aujourd'hui plus qu'hier, de faire naufrage, et plus souvent qu'il n'est permis de le penser. En même temps que l'urgence-planète – et allant de pair avec celle-ci –, il y a une urgence-adolescents, dans la mesure où, tout compte fait, ce seront eux, les adolescents, les seuls à pouvoir la sauver et se sauver avec elle.

## Hikikomori. *Des ermites sociaux*

Le phénomène *hikikomori* – des jeunes gens qui se retirent du monde – est un des symptômes contemporains les plus dramatiques et les plus angoissants, et le problème contagieux de l'autoréclusion frappe un nombre toujours plus grand de jeunes gens vivant dans les sociétés avancées. La situation est en train de prendre la dimension d'une plaie sociale particulièrement incompréhensible, obstinée et répandue. Croire que le Web serait responsable de ce retrait social serait naïf et trompeur : pour les jeunes gens qui se retirent du monde, la dépendance à Internet s'impose uniquement *après* le retrait mais n'en est pas la cause<sup>1</sup>. Le phénomène de l'*hikikomori*, en effet, était déjà connu au Japon avant que ne se diffusent les ordinateurs ; et même aujourd'hui, toujours au Japon, les cas les plus graves n'utilisent pas la « Toile ». En Italie, les *hikikomori* sont plus connectés, et c'est ce qui a amené à croire qu'ils s'isolaient pour être en réseau, pour pouvoir gérer

---

1. C'est un constat partagé par de nombreux chercheurs de formations et d'orientations différentes. Carla Ricci est l'une des chercheuses les plus autorisées dans ce domaine : elle a mené ses recherches sur le terrain au Japon. Elle est l'auteure de *Hikikomori, adolescenti in volontaria reclusione*, Milan, Franco Angeli, 2008 (Les hikikomori, *des adolescents reclus volontairement*). Carla Ricci est anthropologue et travaille dans le cadre du département de psychologie clinique de l'université de Tokyo.

les relations sociales de façon plus contrôlée. Le Web pourrait, au contraire, être la dernière ressource, l'ultime tentative pour garder un lien ténu avec un dehors. Comme l'*Adolescent* de Michel-Ange, il s'agit de jeunes gens repliés sur eux-mêmes, retirés de la vie, qui n'arrivent pas à devenir des individus du monde, qui évitent les contraintes sociales et qui ne répondent même pas à l'appel de l'amour. Un des aspects incompréhensibles du phénomène est qu'il se présente comme une souffrance apparemment sans objet extérieur : drogue, alcool, nourriture, autant d'objets qui sont associés à certaines pathologies juvéniles. Dans ce cas, au contraire, l'objet est le sujet lui-même, son propre corps. C'est son corps qui est émacié, muré vivant, devenu mort au lien. Vivant et mort, non vivant, non mort, telle est l'icône que l'*hikikomori* partage avec le vampire et le lycanthrope, des figures de séries *dark* très aimées par les plus jeunes comme *The Vampire Diaries*, *Teen Wolf*, ou le manga *Vampire Knight*. L'*hikikomori* nous parle de l'inquiétude de tout adolescent, reclus ou pas, face à ce seuil entre la vie et la mort ou, plus précisément, *ce flirt avec la mort* qui ne se manifeste plus à travers les vives épreuves de courage en groupe, mais sous la forme d'une non-animation solitaire. Même lorsque le choix du retrait n'est pas radical, on peut remarquer un net isolement des jeunes gens, une nouvelle défiance à l'encontre de l'autre et une certaine incompetence à être en groupe. Il y a des jeunes gens, ni morts ni vivants, qui tournent en rond dans la maison, murés dans l'intime, apparemment non désireux de relations, claudicant comme de grands *infans*, pas encore nés à la parole.

### QUI SONT-ILS ?

*Hikikomori* est un mot japonais composé de *hiku*, « reculer », et *komoru*, « se retirer, se cacher », inventé, dans les années 1980, par le psychiatre japonais Tamaki Saito, directeur du département psychiatrique de l'hôpital Sofukai Sasaki de Chiba, et qui veut désigner par là le retrait social de ces jeunes gens, essentiellement des garçons, qui se retirent du monde, en commençant par quitter l'école. Progressivement, ils en viennent à se cloîtrer

totale­ment dans leur chambre et, pour les cas les plus sévères, finissent par ne plus rien faire du tout, pas même pianoter sur un clavier. Le milieu social de la famille est normale­ment moyen-haut et sou­vent la mère, bien qu'elle ait fait des études supérieures, est femme au foyer<sup>2</sup>. L'âge des *hikikomori* va de l'adolescence à l'âge adulte et il n'est pas rare que des quadragénaires reclus vivent encore avec leurs parents. Les *hikikomori* se différencient des NEET<sup>3</sup> qui n'étudient et ne travaillent pas mais aiment la communication, et des *freeter*<sup>4</sup> qui préfèrent faire des travaux intermit­­tents ou des *part-time*. Contrairement aux *hikikomori*, les NEET et les *freeter* font partie de groupes dont, toutefois, l'homogénéité vient en opposition avec la nécessaire et essentielle hétérogénéité des groupes de jeunes. Toutes ces catégories ont pour caractéristique commune de dépendre économiquement de leur famille. Pour être reconnu *hikikomori*, le standard prévoit qu'il faut avoir vécu au moins six mois reclus, sans que cela soit accompagné du diagnostic de troubles psychiques. Le rythme circadien typique de l'*hikikomori* est inversé, il dort le jour et veille la nuit, lorsque tout le monde dort, pour manger, ou pour se procurer de la nourriture dans le frigo, ou pour aller dans les supermarchés ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. D'autres, la journée, ne peuvent vivre que s'ils sont branchés sur Internet, mais les deux phénomènes – *hikikomori* et Web – sont associés, non parce que le second serait cause du premier, mais parce qu'ils ont une origine commune : celui qui reste accroché obsessionnellement au réseau, rivé à l'écran pendant des heures, pensant ainsi contenir l'angoisse, est resté pris dans un lien absolu qu'aucune phase de séparation n'a limité et qu'il répète, comme l'*hikikomori*. Ce n'est pas Internet qui produit la fermeture, mais c'est plutôt de vouloir rester *des enfants attachés à un sein digital*. La dépendance au Web, qui n'est pas propre à l'*hikikomori*, s'installe sur une dépendance préexistante, de laquelle l'adolescent hérite sa fixation têtue. Internet, éventuellement, est pour lui un point

---

2. C. Ricci, *op. cit.*, p. 23.

3. Acronyme de « Not (engaged) in Education, Employment or Training ».

4. Néologisme composé du mot anglais *free* (« libre ») et du mot allemand *Arbeiter* (« travailleur »).

Benjamin, « la virtualisation n'est pas toujours liée à une disparition. Souvent, même, elle engage un processus de matérialisation<sup>29</sup> ». Un paradoxe qui, comme tous les paradoxes, contient un noyau de vérité qui interroge et invite à penser. Il poursuit : « Ce qui était indissociable d'une immédiateté subjective, d'une intériorité organique, est désormais passé entièrement ou partiellement à l'extérieur, dans un objet. Mais par une sorte de spirale dialectique, l'extériorité technique ne devient vraiment efficace que si, à son tour, elle est intériorisée<sup>30</sup>. » Il s'agit de cette spirale dialectique – opposée au maelström hypnotique – source de rencontres. Le philosophe allemand conclut son raisonnement ainsi : « En étant l'extériorité technique publique et partageable, elle contribue, à son tour, à forger la subjectivité collective<sup>31</sup>. » Qu'est-ce donc une subjectivité collective sinon un lien symbolique qui – après *l'évaporation du père*, selon Lacan – semblait perdu ?

Le monde ne finira pas, son horizon ne se fermera pas : « Dire que le monde est fermé, bloqué, c'est justement ce que veulent les terroristes et les fous », soutient la philosophe Laura Boella<sup>32</sup>. Pour Benjamin, « le collectif est un être toujours inquiet<sup>33</sup> ». *Qu'ils soient toujours inquiets* est un souhait adressé aux jeunes. Comme la jeune suédoise Greta Thunberg qui, à 16 ans seulement, a mobilisé des millions de jeunes dans une marche pour le climat. Greta, chaque vendredi, avait campé devant le Parlement suédois, et son geste – ricochant sur les écrans des téléphones de ses camarades – a inspiré des centaines de milliers de jeunes gens, dans le monde entier, qui se sont retrouvés ensemble pour la première grande marche mondiale des jeunes pour le climat, le 15 mars 2019. Greta n'est pas la seule leader de cette

---

29. Walter Benjamin dans la traduction de Rosalba Maletta, dans *A Milano con Benjamin. Soglie ipermoderne tra flânerie e time-lapse (1912-2015)*, Milan, Mimesis, 2015, p. 144, note 43 (*À Milan avec Benjamin*).

30. *Ibid.*

31. *Ibid.*

32. Laura Boella à propos de *Origami*, supplément culturel de *La Stampa*, 22 juin 2017.

33. W. Benjamin, *Charles Baudelaire. Un poeta lirico nell'età del capitalismo avanzato*, Vicenza, Neri Pozza, 2012, p. 227 (*Charles Beaudelaire. Un poète lyrique à l'âge du capitalisme avancé*).

bataille : en Hollande, Maja Brouwer, 17 ans, s'est agenouillée dans la salle du Conseil communal de La Haye contre l'inertie des politiques à ce propos et a fondé Wake up !, association de jeunes pour le changement climatique. Maja n'a pas hérité de ses parents cet intérêt pour l'environnement : « Sa mère ne pratique pas le tri sélectif parce qu'elle le trouve trop pénible. » Il y a d'autres très jeunes porte-drapeaux de mouvements pour le climat : des activistes comme Anuna De Wever, 17 ans, son amie Kyra Gantois, et Adélaïde Charlier, 18 ans – toutes les trois de nationalité belge – ont rencontré, avec l'Allemande Luisa Neubauer, la Suédoise Greta Thunberg<sup>34</sup>. Immédiatement, se sont déchaînées les allusions méprisantes de la part de ceux qui ne croient pas dans les adolescents – de ceux qui ne veulent pas qu'ils grandissent –, des affirmations gratuites qui se sont acharnées à chercher qui a « vraiment » organisé ces mouvements, dans le but de jeter le discrédit sur la capacité d'invention et d'organisation des communications *via* le Web que nos jeunes manient certainement mieux que nous. On a ainsi avancé l'hypothèse que Greta Thunberg avait le syndrome d'Asperger : bien, et alors ? Wolfgang Amadeus Mozart, Bob Dylan, Steve Jobs, Alfred Hitchcock pourraient être dits Asperger, et la liste des génies pourrait être encore très longue. Le point de départ d'une résilience est : comment utiliser ses propres symptômes ? Comment les mettre au travail ? L'Asperger, dont on a « accusé » Greta, peut très bien lui avoir donné force et détermination, l'obstination nécessaire pour tenir dans la bataille.

La haine vis-à-vis des jeunes et de leur mouvement – entendu à plusieurs niveaux – ne pourrait pas être plus évidente. Et pourtant, c'est justement de ce mouvement – de leurs corps, de leurs idées, de leur vision, de la nouvelle communication qu'ils savent faire surgir entre eux – que pourra naître un humanisme qui reste encore inconnu. La nouvelle désobéissance passe par le digital.

---

34. *Internazionale*, n° 1296, 1-7 mars 2019, p. 38.